

Et il entraîna Ginglord, qui jetait sur la patiente un regard de commisération.

En les voyant partir, le jeune homme poussa un soupir de soulagement. Au même instant, la malade l'appela d'un ton dolent.

Adolphe devint livide et se prit à trembler.

— Mon Dieu ! gémit-il. Elle a tout entendu !

Et il tomba à deux genoux devant la mourante.

La pauvre femme jeta sur son enfant un regard alangui.

— Il y avait quelqu'un ici tout à l'heure, dit-elle. Est-ce que le médecin est venu ?

— Oui, répondit Adolphe avec empressement. Il sort d'ici.

— Eh bien, s'est-il enfin prononcé ?

— Oui, oui, affirma vivement le petit bossu, dont le cœur battait à lui rompre la poitrine, il m'a assuré que tu allais mieux.

Elle secoua la tête avec incrédulité.

— Tu ne me crois pas ? demanda son fils.

— Hélas ! non, mon cher enfant.

Et comme celui-ci se redressait d'un air effrayé.

— Oh ! reprit-elle, je sais bien que si cela dépendait de toi je serais bientôt sur pied, mais tu n'y peux rien, mon garçon... malheureusement.

— Te voilà encore dans tes idées noires, fit Adolphe avec un accent de tendre reproche.

— Tu te trompes, mon enfant, je ne peux pas avoir de ces idées-là quand tu es à côté de moi. Ce serait méconnaître la tendre sollicitude avec laquelle tu me disputes à la mort depuis quatre longues années.

— N'est-ce pas tout naturel ? répliqua le jeune bossu.

— Je sais bien que c'est naturel, mais combien d'autres, à ta place, sacrifieraient leur devoir à leur intérêt ou à leur plaisir. Voilà près d'un mois que tu ne travailles pas, mon cher enfant ! Et de n'est pas pendant tes rares et courtes absences que tu as pu gagner de quoi payer les visites du médecin, les notes exorbitantes du pharmacien.

— C'est vrai, mère, mais je te l'ai dit, M. Durand est venu à notre secours.

— Ah ! c'est un digne homme que ton patron ! Chaque fois que nous avons été dans le besoin, il nous a généreusement secourus. Aussi, je serais allée souvent le remercier, si tu ne m'en avais pas toujours empêchée.

Adolphe devint écarlate.

— C'est que je le connais... balbutia-t-il avec embarras. Ça l'aurait gêné, ce brave homme ! Il m'avait menacé de me renvoyer, si je te disais même que cet argent nous venait de lui.

— C'est égal, mon garçon, je n'aurais pas dû t'écouter, et si tu m'avais seulement donné son adresse...

— Aussi je ne te l'ai pas donnée.

— Tu n'as pas mieux fait pour cela. Je me reproche presque d'avoir accepté si froidement les bienfaits de ce généreux inconnu. Et quand je pense qu'il y a près de quatre ans que cela dure !... quatre ans que je suis toujours malade, que je suis incapable de gagner ma vie... quatre ans que je suis à ta charge !...

— Eh bien ! chacun son tour, c'est trop juste, riposta Adolphe. Qu'as-tu donc fait toi, jusqu'à ce que j'aie atteint mes dix-huit ans ? Ne m'as-tu pas élevé, nourri, choyé ? N'as-tu pas payé mon apprentissage de relieur ?

— Hélas ! cher enfant. Que n'ai-je pu faire davantage ?

— Qu'aurais-tu donc voulu faire de plus ? Tu as passé pour suffire à ce labeur les jours et les nuits ! tu as usé tes forces, ta santé, de sorte que si tu es cloué aujourd'hui sur ce lit de douleurs, c'est à cause de moi. Et tu crois que je puis oublier cela ?

— Oui, tu es bon, je le sais bien, fit la malade d'une voix attristée. L'amour que tu as pour moi est mon unique consolation, mais il y a une chose qui pèsera éternellement sur ma conscience, sur mon repos...

— Laquelle ? demanda vivement Adolphe.

— C'est de t'avoir laissé grandir tel que tu es, c'est de te laisser seul en ce monde, contrefait, bossu, objet de la risée, sinon du mépris public, quand, avec un peu d'argent, il aurait été si facile...

— Mais puisque tu n'en avais pas, pauvre mère !

— C'est précisément ce que je regrette, mon cher ami. Les médecins m'avaient déclaré dans ton enfance qu'en suivant la méthode orthopédique je parviendrais à corriger la difformité dont tu étais déjà menacé, et qui de jour en jour s'est accentuée davantage. Ah ! Dieu m'est témoin que pour arriver à ce résultat j'aurais fait tous les sacrifices, mais je n'ai jamais pu réunir le quart de la somme nécessaire ! J'ai usé mes yeux à pleurer au moins autant qu'à travailler, quand j'ai compris que cette tâche était au dessus de mes forces.

— Bah ! voilà bien de quoi te désoler, fit en riant Adolphe. Les bossus ne sont-ils pas tous gens d'esprit ? C'est une grâce d'état, cela, mère, tu le sais bien.

— Raille tant que tu voudras, répondit soucieusement la malade, mais on ne vit pas d'esprit, ici-bas, quand on est sans fortune et presque sans éducation. Pour lutter, dans de telles conditions, il faut être robuste avant tout. Or, tu as de l'esprit, soit ; tu es adroit, tu es agile, je le veux bien, mais tu es faible, mon enfant.

— Tiens ! on ne peut pas tout avoir, riposta gaiement Adolphe. Avec la moitié des qualités que tu me reconnais, on peut déjà se tirer d'affaire.

— C'est dans cet espoir que je t'ai fait apprendre un métier facile, ou du moins qui ne soit pas au dessus de tes forces. Dans quel embarras j'étais ! Que de gens j'ai consultés avant de me décider à faire de toi un relieur ! Il n'y avait qu'un état, qui me séduisit plus, c'était celui d'horloger ! Malheureusement l'apprentissage coûtait trop cher ; l'argent m'a manqué. L'argent ! toujours l'argent !

— Oh ! ma foi ! relieur ou horloger... fit négligemment le petit bossu.

— Pourvu que l'on gagne honorablement sa vie, tu as raison, dit la malade. Aussi, tu ne te figures pas les tourments que tu m'as causés pendant ton apprentissage ! Ton patron me disait que tu étais paresseux, fâneur, que tu perdis tout ton temps, que tu ne ferais jamais rien de bon ! J'étais réellement inquiète de ton avenir !

Adolphe se détourna avec embarras.

— Oh ! ce n'est pas un reproche, reprit-elle. Tu as joliment mis d'eau dans ton vin depuis cette époque ! Pourtant, ton second patron m'en disait tout autant sur ton compte. Ce n'est que du jour où tu es entré chez M. Durand que tu es devenu sage, raisonnable, travailleur...

Le jeune bossu baissa les yeux et toussa bruyamment.

— C'est que tu avais senti enfin que le travail est la base de toute honnêteté, n'est-ce pas ? poursuivit sa mère. C'est que tu m'aimais, c'est que tu me voyais hors d'état de suffire même à mes besoins. Oh ! combien j'ai remercié Dieu quand j'ai vu se produire en toi un changement si radical ! Il est vrai qu'il me devait bien cela, après tout ce que j'avais souffert...

Pendant la fin de cette conversation, Adolphe avait entièrement perdu contenance. Son visage s'était rembruni, ses regards lançaient des éclairs de colère.

— Qu'as-tu ? interrogea la pauvre femme. Je t'ai dit que je ne te reprocherais rien. Quel grief pourrais-je avoir contre toi, en effet ? Ai-je jamais manqué de rien ? N'as-tu pas pourvu à tous mes besoins ? N'as-tu pas satisfait jusqu'aux caprices insensés, relativement orageux parfois, que m'inspirait la maladie ? Et tout cela par le fruit de ton travail le plus souvent... car enfin M. Durand ne nous est venu en aide que dans des circonstances critiques, comme celles où nous sommes en ce moment et tu t'es acquitté chaque fois envers lui ; tu me l'as affirmé du moins.

— C'est la vérité, mère, fit Adolphe d'une voix sourde ; mais chaque fois que j'entends récapituler ainsi les douloureuses épreuves par lesquelles tu as passé, c'est plus fort que